



# Les mélodies séfarades n'ont pas fini de résonner...

L'orchestre andalou d'Israël s'efforce de perpétuer le riche héritage musical du Maghreb

Barry Davis

L'Orchestre andalou d'Israël vient d'entamer sa saison au Centre culturel des arts vivants d'Ashdod, sa ville d'origine, avec un spectacle intitulé *Ma Avarekh*, reprenant le titre de la chanson qui a lancé Rivka Zohar il y a 40 ans. La chanteuse a illuminé la scène lors du programme d'ouverture, aux côtés de Liron Lev, son jeune comparse à la fois auteur, interprète et guitariste, Lior Elmaliach, interprète reconnu de chants liturgiques, et son double féminin de 17 ans, Shir Yifrach. Au piano, Orian Shukrun, également très présent. La tournée, qui a débuté par trois concerts dans la ville côtière, se poursuivra à Beersheva, Kiryat Motzkin, Jérusalem et Tel-Aviv, pour finir le 8 décembre à Raanana.

L'ensemble, qui enchaîne les tournées depuis de nombreuses années, a récolté bon nombre de lauriers. Lorsqu'il a vu le jour à Ashdod en 1994, ses membres n'avaient qu'un objectif : perpétuer le riche héritage musical du Maghreb – Maroc, Algérie, Tunisie et Libye –, qui prend ses racines dans l'âge d'or des juifs d'Espagne, entre le IX<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle. « Nous parlons là d'une histoire vieille de 800 ou 900 ans », explique Jacob Ben Simon, le responsable de l'orchestre. « Cette musique s'est transmise de génération en génération, et nous sommes un maillon de cette chaîne. »

## Des racines multiculturelles

Certains font remonter la création de ce qu'on appelle aujourd'hui la musique andalouse à une sorte de génie du nom de Ziryab qui a vécu au IX<sup>e</sup> siècle. Originaire d'Irak, celui-ci gagnait sa vie

comme chanteur, joueur de oud, compositeur, poète et professeur. Il était également un expert réputé en astronomie, géographie, météorologie et botanique, et même en cosmétique et en art culinaire. Après l'expulsion des juifs et des musulmans d'Espagne, qui a débuté à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, un nombre significatif de membres de ces deux communautés ont gagné la rive méridionale de la Méditerranée pour s'installer en Afrique du Nord, dans la région du Maghreb.

## Une nouvelle liturgie, de la poésie et une version israélienne de la musique andalouse.

Le travail de l'orchestre, qui s'emploie à faire briller la torche andalouse, lui a valu une reconnaissance officielle en 2006, année où il s'est vu décerner le prix Israël. « Cette récompense vient saluer la contribution de cet ensemble à la société israélienne », a déclaré le jury, « à laquelle il a apporté une nouvelle liturgie, de la poésie et une version israélienne de la musique andalouse. » Un bel hommage...

Bien que ravi de savoir qu'il contribue à sauvegarder cet héritage, Jacob Ben Simon veille, comme les autres membres de l'orchestre, à ne jamais rien prendre pour acquis. « C'est une lourde responsabilité qu'on nous fait porter là », estime-t-il. « C'est une musique qu'il faut absolument préserver et

qu'il convient de documenter. C'est pourquoi nous devons former la nouvelle génération et voir comment tout cela évolue. »

Tandis que l'univers virtuel a rendu les sons et les rythmes de milliers de cultures du monde accessibles en un clic de souris, Jacob Ben Simon affirme que la prolifération des possibilités de distractions place son orchestre face à des défis d'envergure. « Il y a une concurrence considérable d'Internet et autres », souligne-t-il, tout en se félicitant, néanmoins, des avantages qu'apportent les nouvelles technologies en matière de communication. « Nous pouvons désormais contacter toutes sortes de gens, dans des lieux très divers, et créer un dialogue qui peut mener à une grande créativité et également ouvrir des portes. » Lui-même a beaucoup accompli en la matière, notamment en se rendant régulièrement au Maroc (pays d'origine de ses parents avant leur aliya), où il a tissé des liens importants.

## L'appui du palais royal

« Les contacts que j'entretiens avec des producteurs et des artistes de plusieurs pays, en particulier au Maroc, sont très importants pour l'orchestre, tant sur le plan professionnel qu'en termes de valeur », explique-t-il. Le big boss de la formation ajoute que ses objectifs, et la cause de la musique andalouse en général, ont la chance de bénéficier d'une aide généreuse de la part du palais royal. Or, en diffusant ainsi la musique de son orchestre, il voit aussi des avantages politiques se profiler à l'horizon. « La richesse des goûts musicaux d'André Azoulay, le conseiller du roi du Maroc, nous

procure un appui précieux dans la préservation de la tradition musicale andalouse. Et puis n'oublions pas que cette musique tire sa source du dialogue éthique et culturel entre musulmans et juifs qui a existé tout au long des siècles. »

Le rôle du bras droit du roi du Maroc, en effet, est considérable dans la fertilité des échanges. Ce juif de 75 ans, au service du roi Mohammed VI, officiait déjà aux côtés du père de ce dernier, Hassan II. Autant dire qu'il occupe une position prépondérante dans le dialogue interculturel. Il dirige entre autres la Fondation euro-méditerranéenne Anna Lindh pour le dialogue entre les cultures basée à Alexandrie, et préside le comité exécutif de la Fondation des trois cultures et des trois religions, basé à Séville.

### Une tradition orale

Jacob Ben Simon est déterminé à attirer les foules à chacun des concerts que donnera son orchestre en Israël et à l'étranger, tout en veillant à faire apprécier l'histoire de cette musique, qui est partie intégrante de sa richesse. « Des gens viennent régulièrement me trouver en me disant qu'ils nous ont vu jouer dans un mariage ou à l'occasion de tel ou tel événement. Cela ne me pose aucun problème de jouer dans les mariages, mais pour la plupart des gens, dès qu'ils voient deux darboukas et un oud, ils ont l'impression d'écouter de la musique andalouse ! » Ce n'est pas le cas, bien sûr. Jacob Ben Simon raconte que la musique venue du Maghreb, qui était à ses débuts une forme d'art musulman et qui, avec le temps, a pris des tonalités juives, reposait à l'origine sur 24 *noubas* ou suites, reliées à chaque heure de la journée, un peu comme les *râgas* de la musique indienne, ces modes mélodiques que l'on joue traditionnellement à différents moments du jour et de la nuit. La musique andalouse s'étant transmise oralement, certaines *noubas* se sont perdues au fil du temps. Aujourd'hui, il n'en existe plus que 16 en Algérie.

L'orchestre d'Ashdod comprend beaucoup de musiciens d'origine marocaine, mais aussi, étonnamment, quelques Russes, qui ont une formation classique et se réfèrent à des partitions pour jouer. Les autres jouent très souvent de mémoire, mais de plus en plus de morceaux sont fixés sur le papier afin d'assurer leur survie dans le temps.

### Place à la relève

Jacob Ben Simon insiste beaucoup sur l'importance d'éveiller l'intérêt des jeunes générations pour cet art. L'arrivée de la jeune Shir Yifrach dans l'orchestre pour le concert d'ouverture représente selon lui un pas encourageant dans la bonne direction. « Il est important de présenter au public des morceaux et des artistes nouveaux », déclare-t-il. « Les concerts de cette saison mettront en scène des interprètes qui n'ont jamais joué devant un public important. Il est essentiel de laisser de nouvelles forces s'exprimer. Nous leur donnons la meilleure visibilité possible pour que les spectateurs fassent connaissance avec ces artistes prometteurs. »

A n'en pas douter, Shir Yifrach, la jeune recrue de l'orchestre, a été à bonne école : « A la maison, j'écoutais tout le temps des *piyoutim* », raconte-t-elle. « Mon père avait l'habitude d'en chanter et j'aimais bien l'accompagner. Chaque chabbat, il m'en apprenait un ou deux nouveaux. » Après avoir été ainsi abreuvée, la jeune fille est passée à la vitesse supérieure : « J'ai commencé à étudier les *piyoutim* de façon professionnelle, c'est-à-dire que je ne me suis pas limitée à la musique. »

Avec Shir Yifrach et les autres chanteurs de sa génération qui monteront bientôt sur scène, il semble donc que la relève soit assurée et que la musique andalouse se trouve entre de bonnes mains... ♦

Renseignements : 1800 693 693  
www.andalusit.co.il



(Reuters)

## Leonard Cohen, Grand Prêtre de la musique et de la poésie

L'artiste, dont les chansons lui ont valu une gloire internationale, s'est éteint à l'âge de 82 ans

Calev Ben-David

Leonard Cohen était beaucoup de choses à la fois : romancier, poète, chanteur, auteur-compositeur et plus que tout, un juif amoureux de Sion. A l'annonce de son décès, le Premier ministre Benjamin Netanyahu l'a ainsi salué comme quelqu'un qui « aimait le peuple et l'Etat d'Israël ».

Né au Canada, l'artiste a toujours été un original, et ce jusque dans sa façon d'aborder son sionisme ou sa judéité, comme j'avais pu le constater lors de son concert au stade national de Ramat Gan en 2009. A l'époque, il subissait d'intenses pressions du mouvement BDS (Boycott, Désinvestissement et Sanctions) pour le forcer à annuler sa prestation en Israël. Pour calmer cette opposition, il avait tenté d'organiser un autre concert à Ramallah, avec l'idée de reverser les bénéfices à Amnesty International. Mais là encore, le BDS s'était mis en travers du chemin du chanteur, en incitant l'ONG à refuser son offre. Leonard Cohen, qui s'était déjà produit plusieurs fois en Terre sainte – y compris durant la guerre de Kippour en 1973 – a tenu bon et ne s'est pas laissé intimider. Il a trouvé une autre organisation à laquelle reverser les fonds, l'Association des parents endeuillés pour la paix, un groupe de parents palestiniens et israéliens ayant perdu des enfants dans le conflit et qui œuvrent pour la coexistence. Je me souviens que l'un de ces Palestiniens avait été particulièrement touché par cette initiative : Ali Abou Awad, c'était son nom, dont le frère avait été tué lors d'un affrontement avec l'armée israélienne, m'avait confié juste avant le concert : « J'ai été emprisonné pendant quatre ans en Israël, j'ai perdu mon frère, mais je suis fier de voir Leonard Cohen chanter. »

L'identité juive de l'artiste était forte. Son père et son grand-père paternel étaient des membres éminents de la communauté juive de Montréal, tandis que son grand-père maternel était un rabbin reconnu. Il était naturel pour le chanteur d'utiliser de références bibliques dans l'écriture de ses textes. Cela a notamment donné des classiques comme *Hallelujah*, *Who By Fire*, *If It Be Your Will* ou encore le principal titre de son dernier album, *You Want It Darker*, une chanson en hébreu et en anglais qui fait allusion au sacrifice d'Isaac avec, en voix de fond, le chœur d'une synagogue de Montréal. La recherche spirituelle de Leonard Cohen l'a amené à explorer d'autres croyances,

un parcours qui n'est pas sans rappeler celui d'un autre grand chanteur et auteur-compositeur juif auquel on l'a souvent comparé, Bob Dylan. Mais même dans la période où il étudiait le bouddhisme zen, l'artiste se disait fidèle à ses racines juives : « La tradition zen que j'ai mise en pratique n'induit aucune prière ni aucun culte à une quelconque divinité. En cela, elle n'a, théologiquement parlant, aucune incompatibilité avec les croyances juives. » Contrairement à Dylan, Cohen n'a jamais prêché la bonne parole. Sa démarche était beaucoup plus intimiste et relevait plus de l'introspection qu'autre chose ; il n'a jamais cherché à donner un avis définitif sur le monde. Mais ce n'était pas non plus un saint ou un *tsadik* (juste) : homme à femmes, Leonard Cohen a également abusé de la drogue et sa vie de famille mouvementée est bien connue. Le chanteur était d'ailleurs le premier à reconnaître ses défauts. Son ami intime, Irving Layton, autre grand nom de la poésie canadienne, s'est une fois amusé à le décrire comme un « narcissique qui, dans le fond, se déteste ». Cohen était plutôt d'accord avec ce constat.

Quoi qu'il en soit, tous les hommages publiés depuis son décès décrivent un homme à part, profondément bon. A vrai dire, je ne pense pas qu'il soit exagéré de voir en lui l'un des artistes juifs contemporains les plus exemplaires : resté fidèle à ses racines tout en s'ouvrant à d'autres cultures, il a su utiliser cet héritage pour donner du sens à son travail et à ses chansons ; il a par ailleurs maintes fois démontré son amour pour le peuple juif et l'Etat d'Israël, sans jamais remettre en cause ses valeurs progressistes et humanistes.

A la fin de son concert à Ramat Gan, il avait déclaré au public espérer que son spectacle et les fonds reversés à l'association soient la marque du « triomphe de l'espoir et de l'amour sur le désespoir, la vengeance et la haine ». Il avait ensuite levé les mains, mimant la gestuelle traditionnelle du Cohen pratiquant la bénédiction sacerdotale (*Birkat Cohanim*), et dit face à la foule : « Que Dieu tourne sa face vers toi et qu'il te donne la paix. » A ce moment-là, les 14 000 personnes présentes dans le stade, peu importe leur origine ethnique ou religieuse, avaient eu le privilège de recevoir la bénédiction du Grand Prêtre de la musique contemporaine. ♦